

Le melon charentais en panne de saisonniers

À quelques semaines de la saison de cette cucurbitacée, les maraîchers de Poitou-Charentes peinent à recruter.

C'est l'un des fruits préférés des Français. Les producteurs de melon s'arrachent pourtant les cheveux pour le cultiver car la main-d'œuvre manque cruellement. Une difficulté qui s'aggrave d'année en année, depuis dix ans, et met désormais toute une filière en danger et sous tension. En Poitou-Charentes et ses départements limitrophes (Vendée, Maine-et-Loire), la région historique du melon en France qui produit à elle seule plus de 10 000 t par an, les producteurs recherchent pas moins de 5 000 saisonniers qui travailleront dans les champs dans quelques semaines...

« Il faut appeler 200 personnes pour en trouver 100 disponibles. Et 50 seulement seront présentes le lendemain dans les champs », explique Christophe Couteleau, directeur des melons le Rouge-Gorge et petit-fils du fondateur de cette entreprise créée en 1963.

Historiquement implanté à Taizé, dans le nord des Deux-Sèvres, le numéro un du secteur y plante actuellement avec ses salariés permanents les cucurbitacées qui seront dégustées cet été. Le Rouge-Gorge produit aussi à Béziers (Hérault) et à Malaga en Espagne pour fournir en continu, dès la mi-avril et jusqu'à la fin de l'été.

Réduire les surfaces plantées

Mais pour les cueillir à maturité, Christophe Couteleau va devoir trouver d'ici là « entre 1 000 et 1 500 saisonniers ». « C'est de plus en plus compliqué mais avec le taux de chômage qui est élevé, personne ne nous croit », soupire le directeur.

Julien Godet, président du Syndicat des producteurs de melons du Haut-Poitou, confirme cette tendance : « Nous avons beaucoup de mal à trouver du monde fiable et qui reste jusqu'au bout de la saison. Je me tracasse bien plus pour le personnel que pour la commercialisation de mes melons ! » Les conditions de travail



n'auraient, pourtant, cessé de s'améliorer, assure-t-il. Mais pour les saisonniers, la cueillette reste une tâche manuelle et ingrate

Selon Julien Godet, « sécuriser la main-d'œuvre » serait ainsi devenu le souci numéro un des maraîchers. Impossible pour autant d'augmenter les salaires, affirment ces professionnels, car sinon la concurrence européenne aurait raison des faibles marges du melon français.

Pour les saisonniers donc, le salaire est de 35 heures payées au smic, congés payés en prime. Rien de plus. Même les travailleurs étrangers venus du sud ou de l'est de l'Europe, qui ont longtemps pallié le manque de travailleurs locaux, rechignent à venir travailler en France. « En Espagne ou au Portugal par exemple, les salaires ont augmenté. Cela devient moins intéressant pour eux de venir ici », avance Julien Godet.

Ce maraîcher emploie actuellement des réfugiés africains venus du Tchad ou du Soudan. « Tous sont en situation régulière », certifie-t-il. Christophe Couteleau, lui, en appelle carrément aux migrants : « Ça serait une bonne solution, ils veulent travailler ! » Mais le recours aux travailleurs étrangers soulève d'autres problématiques. « La barrière de la langue et surtout l'hébergement », énumère Christophe Couteleau.

Résultat : face au manque de bras, certains maraîchers commencent à réduire volontairement les surfaces plantées. « On en arrivera peut-être là », reconnaît lui aussi le directeur des melons le Rouge-Gorge. D'autres se résignent à « perdre une partie de leur récolte pour favoriser les parcelles voisines, déjà mûres » ou multiplient les heures supplémentaires. « Mais c'est un cercle vicieux, prévient Julien Godet. Ça use les saisonniers présents, ça les décourage... ».

Lien article :

<http://www.leparisien.fr/economie/emploi/le-melon-charentais-en-panne-de-saisonniers-10-05-2019-8069106.php>

